

COMPTES RENDUS

UNE NOUVELLE ETUDE GEOGRAPHIQUE SUR LE BAS MANGOKY

Jean-Pierre TROUCHAUD, Contribution à l'étude géographique de Madagascar. La basse plaine du Mangoky. Cahiers O.R.S.T.O.M., *Sciences Humaines*, vol. II, n° 3, 1965, 94 pages.

Après les travaux de R. Battistini et S. Frère (1), le programme d'études de G. Condominas (2), le premier rapport de P. Ottino, H. Lavondès et J.-P. Trouchaud (3), suivi par la publication des travaux des deux premiers nommés (4), voici que nous parvient un nouvel ouvrage sur le bas Mangoky, dû au géographe J.-P. Trouchaud. Cette région fut décidément privilégiée à Madagascar.

De multiples empêchements matériels, et son éloignement de Madagascar, ont empêché Trouchaud de publier plus tôt les résultats d'une enquête réalisée de décembre 1958 à janvier 1960. Ce retard l'obligeait à tenir compte des études précédemment parues et à éviter les redites, même si certains résultats d'enquête rapportés ailleurs ont pu être obtenus grâce à sa collaboration. Il importera donc de lire cette étude en référence avec les autres ouvrages cités, et de ne pas tenir rigueur à l'auteur d'omissions volontaires, dues à son honnêteté et au désir de présenter, dans toute la mesure du possible, du nouveau. Les études d'Ottino, par exemple, rendaient inutiles de nouveaux développements sur la commercialisation des pois du Cap, que l'auteur néglige délibérément. Mais, sous une forme réduite, l'exposé est d'une remarquable densité; nous ne prétendons pas, même en plusieurs pages, en épuiser la substance, mais plutôt donner au lecteur l'envie de s'y référer.

Une présentation d'ensemble des formes du relief et de la sédimentation nous familiarise avec les diverses parties de la basse plaine : le domaine fluvial, avec ses bourrelets de berge bordant des lits au profil bombé (« basses terrasses » du Mangoky actuel, « hautes terrasses » édifiées le long des anciens cours du fleuve, Mangoky maty et Kitombo), et le domaine maritime, influencé par les marées, avec sa sédimentation en flèches et cordons littoraux, et en arrière ses

(1) BATTISTINI R. et Frère S. : Population et économie paysanne du Bas Mangoky. O.R.S.T.O.M., Paris, 1958.

(2) CONDOMINAS (G.) : Perspectives et programme de l'étude sociologique du Bas Mangoky. O.R.S.T.O.M., Paris, 1959.

(3) OTTINO (P.), LAVONDÈS (H.) et TROUCHAUD (J.-P.) : Premier rapport sur les problèmes humains dans le delta du Mangoky. O.R.S.T.O.M., Tananarive, 1960.

(4) LAVONDÈS (H.) : Bekoropoka : quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village masakoro, Sud-Ouest de Madagascar. O.R.S.T.O.M., Tananarive, 1962.

OTTINO (P.) : L'économie commerciale pakistanaise dans le delta du Mangoky. O.R.S.T.O.M., Tananarive, 1961.

OTTINO (P.) : Les économies paysannes malgaches du Bas Mangoky. L'homme d'Outre-Mer, Berger-Levrault, Paris, 1963.

dépôts limoneux et vaseux qui s'assemblent en une structure extrêmement compartimentée.

Ces différents éléments sont ensuite étudiés en détail. C'est tout d'abord la zone des basses terrasses, construites de part et d'autre d'un cours à peu près rectiligne. Après un secteur supérieur de pente relativement forte, accidenté par des seuils au passage de la cuesta de l'éocène moyen, puis des grès pliocènes, le Mangoky, dans son cours moyen, a une pente régulière de 60 ‰ et se subdivise en plusieurs bras enserrant des îles; un troisième secteur est constitué par le delta actuel, dessiné par quatre bras secondaires, où la pente n'est plus que de 16 ‰. C'est dans la zone moyenne que les basses terrasses ont le maximum d'extension et de continuité; s'abaissant au fur et à mesure que l'on s'éloigne du fleuve, elles sont entaillées par un réseau serré, hiérarchisé, de chenaux de crue qui aboutissent dans des collecteurs principaux. Cette zone est affectée annuellement par les crues d'un fleuve puissant, au régime contrasté et irrégulier (le débit moyen mensuel varie entre 100 et 1 000 m³/sec.; les crues peuvent dépasser 10 000 m³/sec.), marqué par la succession, en période de hautes eaux (entre mi-novembre et avril), de brèves poussées qui durent quelques jours seulement. L'irrégularité est également très sensible d'une année à l'autre. La crue provoque dans cette zone une sédimentation lenticulaire complexe de sables, limons et argiles, ces dernières prenant une place prépondérante dans les parties déprimées; l'ensemble donne une terre agricole particulièrement fertile. La couverture végétale est presque uniquement herbacée (graminées et cypéracées), le fait essentiel étant l'intense mise en valeur qui a fait disparaître la forêt ripicole, respectant au contraire la couverture herbacée, conservée entre les plantations en poquets.

Les hautes terrasses, de part et d'autre d'anciens lits aux caractères comparables à celles de l'actuel Mangoky, ont une topographie similaire, mais plus atténuée, évoluant vers le nivellement. Les anciens chenaux d'écoulement ont été colmatés et seules subsistent des dépressions marécageuses. La plus grande partie des eaux pluviales de cette zone est absorbée par les sables ou s'évapore dans les marais. Dans ce domaine, la forêt tropophile, très hétérogène, subsiste sur les parties amont des terrasses, tandis que la forêt xérophile ou le bush à *Didierea* se localisent dans les fonds sableux des bras morts. Mais la plus grande part de la plaine alluviale est occupée par une forêt dégradée où les arbres, en massifs ou lanières, subsistent dans les secteurs les plus humides, tandis que les espaces vides sont remplis par des taillis d'arbustes ou arbres moyens; de grandes clairières, les « kimpapay », au sol durci, marquent d'anciens défrichements sur des bombements dégradés par une érosion en nappe, mais, d'une manière générale, ce sont les massifs les plus denses, au sol plus humide, qui sont défrichés en priorité.

La frange littorale, limitée par la courbe de niveau de deux mètres, se subdivise en une zone basse, soumise à l'inondation permanente et quotidienne, et une zone haute, couverte seulement quelques jours par mois, voire par année. Le littoral, de direction Nord-Sud dans sa partie méridionale, présente une succession de flèches de sable décalées les unes par rapport aux autres; au Nord du delta, au contraire, la direction d'ensemble est Ouest-Est et on ne trouve que de minces lanières de cordons littoraux. En arrière, des peuplements serrés de palétuviers, pratiquement intacts, fixent les dépôts vaseux. La zone haute est constituée par les « heake », surfaces très planes, dont les sols salés, souvent dénudés, portent essentiellement des « sira-sira », espèces de salicornes.

Ce résumé donne une idée de la variété des domaines naturels : la basse plaine du Mangoky n'est pas une surface uniforme et uniformément fertile; elle est compartimentée à l'extrême, sa topographie est encore très mouvante. Si la zone des basses terrasses possède d'excellents sols, il en est ailleurs beaucoup de médiocres, voire de parfaitement stériles. Ce qui est utilisable est en tout cas suffisamment varié pour être le support d'activités rurales très diversifiées.

L'étude humaine débute par la description des migrations successives qui peuplèrent le delta : « autochtones » (les fameux Mikea, à genre de vie forestier, mythe ou réalité ?) et des groupes migrants venus du Nord, par mer, fixés

sur la côte (Vezo) ou dans l'intérieur (Antanandro) représentent le peuplement anté-historique. Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, des mouvements lents et progressifs conduisent de l'Est le clan Maroserana (souche des Sakalaves) vers le nord du delta, et le clan Andrivola (souche des Masikoro), vers le Sud : la basse plaine du Mangoky n'a jamais constitué une entité politique homogène, mais une zone frontière entre Menabe et Masikoro. Depuis le début du XX^e siècle, les migrations ont repris : l'arrivée des Antaisaka, déjà fixés près de Manja et liés par parenté ou alliance avec les Sakalaves, provoque la colonisation de la région d'Ankiliabo et de toutes les dépressions irrigables. Dans ces lieux privilégiés, ils sont rejoints par les Betsileo (entre 1910 et 1925 surtout); ce mouvement est aujourd'hui freiné par l'assèchement progressif des terres irriguées. Plus récemment sont venus les gens du Sud, Tandroy spécialement, qui gagnent d'abord l'intérieur (Manja, Befandriana) à la suite des sécheresses de 1930-31, et qui s'établissent de manière permanente dans la basse plaine, attirés par l'offre d'emplois à la station agricole de Tanandava.

Les quelque 29 000 habitants qui occupaient la région en 1958-59 se répartissent de manière variée. Les Vezo et les Antanandro occupent massivement les villages de l'aval, et assez largement sa partie Nord; le Sud, plus ouvert, est beaucoup plus mêlé : les immigrants du XX^e siècle s'y concentrent en trois noyaux, dont la station agricole, et occupent sur la rive droite quelques villages autour des dépressions rizicoles. Les densités étaient relativement homogènes, avec une légère prédominance de la rive droite sur la rive gauche et de l'amont sur l'aval. Deux zones seulement sont vides : la partie moyenne du lit d'inondation, et la frange littorale (à l'exception des groupes Vezo); ailleurs, l'habitat, qui est groupé, s'ordonne en lignes, selon les impératifs de la topographie, sur les bourrelets de berge. Villages et hameaux (moins de 80 habitants) se distinguent par les dimensions, mais aussi par l'activité : le plus souvent le hameau est l'habitat de bouviers, ou un habitat de baibofo, ancien campement occupé définitivement. La situation des villages est liée aux possibilités de culture : rizières irriguées, brûlis forestiers, cultures sur baibofo secs ou horake (1). Mais cet habitat n'est point fixé définitivement; les déplacements sont nombreux, souvent liés à la mise en valeur agricole, ou à des causes internes (conflits dans le groupe villageois).

Le troisième chapitre est consacré aux cultures et aux activités pastorales. Dans un pays où la saison sèche dure huit mois (avril à novembre) et où la pluviosité ne dépasse pas 600 mm, l'activité agricole est étroitement liée aux disponibilités en eau; la culture « sèche » est donc limitée; toutefois, certains secteurs sont privilégiés, baibofo secs, sur les rives des bras morts, où l'eau remonte par capillarité, horake; ils n'ont pas la même richesse que les zones irrigables ou inondées. Procédant du plus au moins « évolué », l'auteur analyse d'abord les techniques de la riziculture irriguée, introduite par les Antaisaka; l'eau amenée par dérivation permet parfois deux cultures de riz sur les mêmes rizières, vary litsaka (saison des pluies et début de la saison sèche) et vary faosa, de contre-saison, qui est une culture aléatoire. Une description des diverses zones rizicoles en montre la variété; signalons seulement la technique très particulière utilisée à la pointe extrême du delta où l'on profite du flux d'eau douce des marées.

Si elles peuvent paraître moins évoluées, les cultures de décrue sont toutefois plus importantes et se déroulent entre la fin des crues (début avril) et leur reprise en fin novembre. La crue, tout en assurant aux baibofo une humidité suffisante, entretient la fertilité de sols variés dans le détail, dont l'auteur présente une nomenclature précise. Deux catégories de cultures peuvent être distinguées : les cultures vivrières (maïs et patates, sans parler des arbres à fruits) et les cultures commerciales (pois du Cap et plus secondairement haricots rouges), 85 % de la surface étant consacrés aux pois du Cap, plantés vers la mi-mars et récoltés en novembre.

(1) Dépressions fermées, à sol spongieux, saturé d'eau par les infiltrations des terrains sableux avoisinants.



Les cultures de saison des pluies, en terres sèches sont pratiquées sur les baiboho secs où l'éventail de cultures est plus étendu que dans les zones inondables (maïs, patates, piments, courges, arachides parfois). Les horake présentent une variété aussi grande mais réglée par les conditions hydrologiques et pédologiques : le manioc est cultivé sur les parties les plus élevées et les plus sèches; maïs, patates et arachides sur les zones moyennes, pois du Cap, haricot, bananier, canne, taro dans les fonds, en cultures mêlées qui semblent un véritable jardinage. Enfin, le stade le plus primitif est le brûlis, de préférence par défrichage d'une forêt tropophile intacte, surtout destiné à la culture du maïs (deux ou trois ans de cultures pour 12 à 20 ans de jachères).

L'élevage du bœuf, d'autre part, est une activité importante, mais qui reste marginale, réservée à une fraction réduite de spécialistes salariés, bouviers de vocation (peu nombreux) ou jeunes gens qui s'y consacrent pour une brève période. Toutefois, le bétail est le principal poste d'investissement des ressources gagnées par la culture des pois du Cap; il vit hors des villages d'agriculteurs et effectue des déplacements journaliers qui s'allongent au fur et à mesure que la saison sèche s'accroît; en fin septembre, une transhumance régulière les conduit pour deux mois sur les baiboho du Mangoky, pendant la récolte.

Le quatrième et dernier chapitre est consacré à l'aménagement de l'espace. Une rétrospective permet de comprendre l'évolution du statut juridique des terres, auparavant accaparées par les Sakalava et Masikoro, puis obtenues aussi par autochtones et nouveaux immigrants; d'une propriété clanique, on est passé à une appropriation au niveau du lignage ou du fragment de lignage, mais à côté des biens lignagers existent des biens individuels qui sont de plus en plus souvent des terres. En conséquence, la vente des terres est de plus en plus fréquente, malgré la résistance des groupes lignagers, mais elle n'intéresse pratiquement que celles qui sont susceptibles de porter des cultures commerciales. Les baiboho, baiboho secs et horake sont strictement appropriés et bornés; les droits de l'agriculteur y priment ceux du pasteur. Par contre, le reste est considéré comme terrain de parcours, où les brûlis doivent être enclos et ne donnent pas lieu à appropriation individuelle.

Tout comme la pratique de la vente des terres, le métayage se répand considérablement sur les rizières et les baiboho. Le métayage est surtout le fait de cultivateurs qui habitent à une certaine distance des baiboho : la culture des pois entraîne, en effet, des migrations saisonnières d'une grande importance (un quart seulement de la population totale en est dispensé par la faible distance entre son habitat permanent et la zone d'inondation). Pendant la période de culture, il ne s'agit que de déplacements de courte durée, effectués souvent par l'homme seul; par contre, le déplacement est massif à partir de la première quinzaine de septembre. Outre les habitants de la basse plaine, 6 000 personnes environ venaient de l'extérieur, métayers ou ouvriers saisonniers. Pendant quelques semaines, la zone bordière du fleuve connaît des densités de 200 personnes au kilomètre carré; l'afflux des commerçants, des charrettes, du bétail, renforce encore l'impression de grouillement, de vie intense : c'est un peu l'oasis au milieu du désert; mais dès fin novembre, l'abandon est très brutal.

L'auteur insiste en conclusion sur la variété des formes d'utilisation du sol et sur leur adaptation au milieu, mais une répartition équilibrée de la population en fonction des possibilités de culture vivrières a été profondément troublée par le développement d'une culture commerciale importante, les pois du Cap : la recherche de terres en bordure du fleuve provoque une dissociation des terroirs villageois; le travail agricole sur ces terres, avec ses mouvements saisonniers, favorise un remarquable brassage de population; les rives du Mangoky, autrefois zone frontière, sont devenues un lieu de convergence. Certes, la population s'est adaptée à l'économie monétaire, a su utiliser habilement les potentialités des terroirs, mais pas plus que le milieu économique (ainsi que l'a montré P. Ottino), le milieu naturel n'est maîtrisé.

On pourra regretter dans ce travail certaines lacunes : on aurait aimé une cartographie pédologique plus précise, et de manière générale une cartographie de détail de certaines zones exemplaires, alors que les cartes, d'ailleurs excellentes, présentent presque toujours la basse plaine dans son ensemble. Certains points du plan pourraient être discutés : il paraît ainsi ennuyeux de voir l'étude des migrations saisonnières rejetée à la page 82, tandis que la description des cultures de décrue s'achève à la page 65. Enfin, on aurait aimé que le géographe, dans une enquête menée préalablement à un grand plan d'aménagement technique, évoque autrement que dans les dernières lignes de sa conclusion les problèmes que devait poser l'introduction de la culture cotonnière moderne : il est vrai qu'il aurait fallu confronter ces réflexions avec les données de l'évolution ultérieure, et qu'il n'est pas facile, surtout lorsqu'on n'est plus à Madagascar, de disposer de documents sur la situation actuelle de cette région.

Ces critiques ne doivent pas masquer la grande valeur de ce travail : dans un style agréable et sous un nombre de pages réduit, J.-P. Trouchaud a su très habilement combiner une analyse écologique solide (pédologie et botanique sont finement utilisées) à la description de l'utilisation de l'espace : il a su faire une œuvre complète de géographe. Sans se perdre jamais dans les détails, il a restitué l'extrême variété physique et humaine de cette petite région, déjà montrée par R. Battistini, mais un peu perdue de vue dans les travaux économiques ultérieurs.

Jean-Pierre RAISON.
